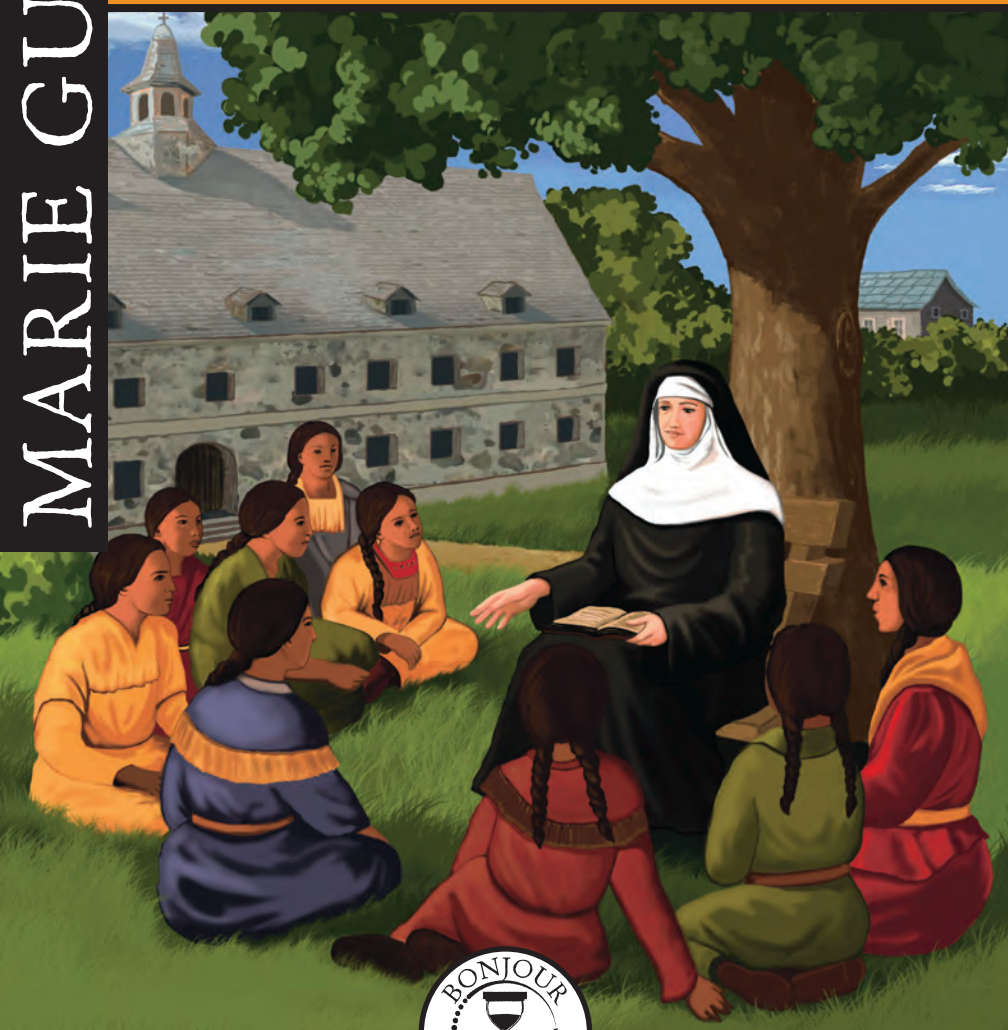


MARIE GUYART

Mère Marie de l'Incarnation

Sylvie Roberge



Extrait de la publication



MARIE GUYART
Mère Marie de l'Incarnation

MARIE GUYART

Mère Marie de l'Incarnation

Direction éditoriale : Angèle Delaunois
Direction artistique : Pierre Houde
Édition électronique : Hélène Meunier
Révision linguistique : Jocelyne Vézina

© 2011 : Sylvie Roberge, Isabelle Morello
et les Éditions de l'Isatis

Collection Bonjour l'histoire n° 2
Dépôt légal : 4^e trimestre 2011
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
**Catalogage avant publication de Bibliothèque
et Archives Canada**

Roberge, Sylvie, 1955 15 mars-

Marie Guyart : Mère Marie de l'Incarnation

(Bonjour l'histoire ; 2)

Comprend des réf. bibliogr. et un index.

Pour les jeunes de 8 à 12 ans.

ISBN 978-2-923234-72-4

ISBN 9782923818-69-6 (PDF)

1. Marie de l'Incarnation, mère 1599-1672 - Ouvrages pour la jeunesse. 2. Canada - Histoire - Jusqu'à 1663 (Nouvelle-France) - Ouvrages pour la jeunesse. 3. Ursulines - Québec (Province) - Biographies - Ouvrages pour la jeunesse. I. Titre. II. Collection: Bonjour l'histoire ; 2.

BX4705.M36R62 2011

j271'.97402

C2011-942029-5

Aucune édition, impression, adaptation ou reproduction de ce texte par quelque procédé que ce soit, ne peut être faite sans l'autorisation écrite des Éditions de l'Isatis inc.



Nous remercions le gouvernement du Québec –
Programme de crédit d'impôt pour l'édition
de livres Gestion SODEC



Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme
de publication.

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES

Sylvie Roberge



MARIE GUYART
Mère Marie de l'Incarnation

illustré par Isabelle Morello

Éditions de l'  isatis

4829, avenue Victoria
Montréal (Québec) H3W 2M9
www.editionsdelisatis.com

Extrait de la publication

* Les mots d'époque suivis d'un astérisque sont expliqués dans le glossaire du dossier Marie Guyart

Fiche d'activités pédagogiques téléchargeable gratuitement depuis le site www.editionsdelisatis.com

*Sous le grand frêne,
Les petites têtes emplumées
Connaissent bien le moment.*

*Quand le soleil éclaire
La plus haute branche du frêne,
Mère Marie paraît sur le perron.*

*Elle descend s'asseoir
Sous le grand arbre.*

*Toutes les couleurs
Arrivent en courant.*

La leçon commence...

(Gabrielle Noël, o.s.u.)



UN RÊVE PRÉMONITOIRE



— **M**aman, chuchote Marie Guyart en glissant sa main dans celle de sa mère, j'ai fait un rêve merveilleux cette nuit.

Jeanne se penche vers sa fille de sept ans et lui souffle à l'oreille:

— Chut ! Ce n'est ni le lieu, ni le moment, Marie.

En ce matin de mai 1607, la famille Guyart assiste à la messe dans l'église de Saint-Pierre-des-Corps, un faubourg* de la ville de Tours, en France. À part les défilés militaires et les visites plutôt rares du roi Henri IV, les célébrations religieuses sont les seules distractions de l'époque.

Marie est très pieuse. Depuis qu'elle est toute petite, elle entend sa mère parler à voix haute avec Dieu. La fillette aime se recueillir devant les statues de la Vierge, de saint Joseph et de saint Martin, patron de Tours. Mais ce sont surtout les sermons qui la captivent. Les prédicateurs* racontent les périlleux voyages des explorateurs dans les « terres étrangères ». et décrivent les beautés du lointain Canada. Marie les écoute attentivement. Elle voudrait tant rencontrer Samuel de Champlain dont les voyages en Nouvelle-France la fascinent.

Ce matin, toutefois, Marie est incapable de fixer son attention sur le discours du prêtre. Elle ferme les yeux et revit son rêve en pensée. Elle est dans la cour de l'école, où elle joue en compagnie d'une amie. Elle lève la tête et voit le ciel s'ouvrir. Une forme humaine se dessine et s'approche d'elle. Marie tend les bras pour l'accueillir. « Qu'il est beau ! » s'exclame-t-elle en reconnaissant Jésus. Celui-ci lui demande: « Veux-tu être à moi ? » Sans hésiter, Marie lui répond: « Oui ! »



Le bruit des gens qui se lèvent tire Marie de sa rêverie. Les cloches sonnent à toute volée pour annoncer que la messe est terminée. À l'extérieur de l'église, des mendiants attendent la sortie des fidèles pour quémander de quoi manger.

C'est une époque difficile et la famine règne. Marie se désole de voir autant de misère autour d'elle. Quand elle passe à la boulangerie que possède son père, elle en profite pour lui demander du pain frais, qu'elle distribue ensuite dans la rue à ceux qui ont faim.

Entre l'école et la maison, elle voit souvent passer des processions. La fillette se joint avec enthousiasme à la foule qui déambule en chantant des cantiques sacrés.

Un jour, elle s'aperçoit que son voisin est un capitaine d'armée. Les yeux fixés sur le crucifix porté par les fidèles, Marie se dit : « Moi, c'est celui-là qui est mon capitaine. C'est lui que je veux suivre, comme les soldats suivent leur chef. »



Les pensionnaires doivent retourner chez leurs parents et ce sont les Augustines qui accueillent les Ursulines à l'Hôtel-Dieu*, où elle demeurent pendant trois semaines. Elles déménagent ensuite dans un petit bâtiment que Madame de la Peltrie avait fait construire sur le terrain du Monastère.

Les Jésuites leur donnent des provisions ainsi que du tissu noir afin qu'elles cousent de nouvelles robes. Les colons aussi donnent ce qu'ils peuvent : une serviette, une chemise, un manteau, une poule, des œufs... Réfugiés à Québec depuis la destruction de leurs bourgades par les Iroquois, les Hurons tiennent également à manifester leur appui aux religieuses éprouvées. Toute la tribu se rend à l'Hôtel-Dieu et leur chef, Tairaronk, offre aux Ursulines deux colliers de perles qui ont échappé aux attaques iroquoises.



Cette générosité attendrit Marie qui déclare :

— Dans ce pays, la charité est encore plus grande que la pauvreté.

Le lendemain, elle retourne sur les lieux pour constater l'étendue des dégâts en compagnie du Gouverneur et du Supérieur des Jésuites. Les cheminées et les murs sont tombés. Les murailles sont calcinées jusqu'aux fondations.

Ce sont les principaux habitants de Québec qui prennent l'affaire en main. Un conseil se réunit chez le Gouverneur, Louis d'Alleboust, et la décision est prise de reconstruire le Monastère sur ses premiers fondements. Marie est chargée de conduire les opérations, à commencer par la recherche et la gestion des fonds. Les religieuses travaillent, elles aussi, à nettoyer le terrain et à porter les pierres et les planches.

Les Jésuites acceptent de prêter quatre mille livres* et les Ursulines en empruntent autant aux habitants. Le Gouverneur, qui a une formation d'ingénieur, dessine lui-même les nouveaux plans. Les ouvriers du bâtiment sont tous mobilisés pour entamer le chantier. Cinq mois plus tard, la première pierre du nouveau Monastère est posée et deux ans après l'incendie, les Ursulines entrent dans le nouveau Monastère.



LA FIN DU VOYAGE



Trente ans après avoir posé le pied sur le sol de la Nouvelle-France, Marie constate :

— Lorsque nous sommes arrivées à Québec, il n’y avait que cinq ou six maisons tout au plus. Maintenant, Québec est une ville. C’est une chose étonnante de voir comme le pays se peuple et se multiplie. Les récoltes sont plus abondantes et la navigation devient plus rapide, moins risquée. La communauté des Ursulines compte plusieurs religieuses.

Marie est bien décidée à laisser « le plus d’écrits possible ». Pendant l’hiver 1662, elle rédige un catéchisme en langue huronne et trois catéchismes en algonquin. Cinq ans plus

tard, elle écrit « un gros dictionnaire algonquin à l'alphabet français ». Enfin, en 1668, elle rédige en moins de trois mois « un gros livre algonquin de l'histoire sacrée » ainsi qu'un dictionnaire et un catéchisme iroquois. Elle continue aussi d'enseigner les langues amérindiennes aux jeunes religieuses du couvent.

Malheureusement, la santé de Marie se détériore de plus en plus. Son foie la fait beaucoup souffrir. Tout ce qu'elle avale a un goût amer. Elle mange à peine et se tient difficilement debout. Elle est si malade qu'elle finit par avouer :

— Dans l'incommodité de mon mal habituel, je devrais toujours garder le lit et être dans l'inaction. Cependant, je ne m'arrête pas un moment. Je suis la première levée et la dernière couchée, et il est rare que je prenne du repos.



Malgré les tourments qu'elle endure sans se plaindre, sa joie de vivre et son dynamisme sont une source d'inspiration pour son entourage.

— Mon purgatoire, dit-elle, je l'ai fait sur Terre. Je lègue tout aux sauvagesses, qui sont ma vie ; je n'ai plus rien à moi et je ne puis disposer de rien.

En janvier 1672, l'inquiétude gagne les Ursulines. Marie souffre de terribles vomissements et d'un mal de tête violent. Le mal augmente pendant quelques jours puis diminue. La religieuse peut même se lever et rejoindre ses compagnes. Toutefois, cette amélioration est de courte durée. Des abcès se forment et le chirurgien qui la soigne doit lui faire subir une douloureuse opération. Les souffrances reprennent et Marie endure son mal avec

une patience qui suscite l'admiration des religieuses et des jeunes Amérindiennes qui se succèdent à son chevet.



Le 30 avril 1672, « vers les six heures du soir, sans faire aucune violence et jetant seulement deux petits soupirs », Marie Guyart remet son âme entre les mains de Celui qui fut l'amour de sa vie. Sa figure prend aussitôt une expression, une beauté qui frappe et console toute la communauté prosternée autour de la mourante.

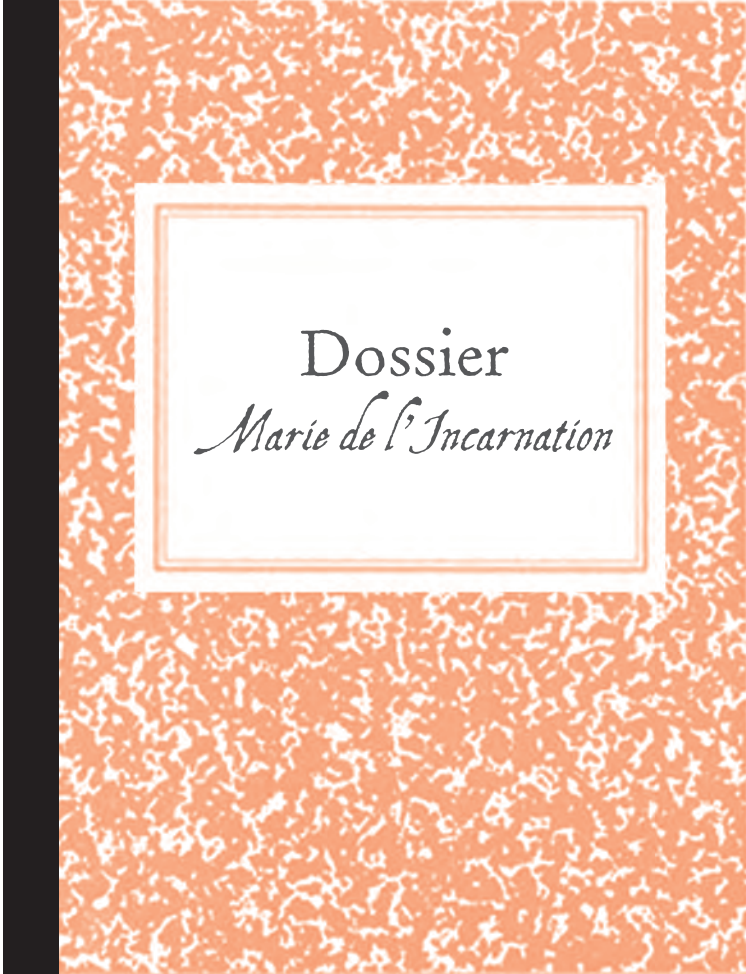
Les Ursulines et les Jésuites envoient en France de longues lettres qui décrivent les nombreuses qualités de mère Marie de l'Incarnation : « Elle était douce, affable, respectueuse, obligeante, prompte à servir tout le monde, aisée à contenter... Elle parlait toujours en bien de tout le monde et ne se plaignait jamais de personne ». Sa discrétion, sa prudence, sa douceur, sa fermeté sont aussi louées sans par-

ler de ses talents pour la peinture, la dorure et la broderie, son sens des affaires et son don des langues.

Une lettre est aussi expédiée à l'abbaye où vit Claude Martin, devenu moine Bénédictin. Claude a reçu des centaines de lettres de sa mère depuis qu'elle a quitté la France, mais il ne reconnaît pas l'écriture de Marie sur l'enveloppe. Pressentant qu'il s'agit d'une urgence, il se hâte de l'ouvrir. La missive annonce que les sœurs ont dû faire « le sacrifice des deux personnes les plus chères et précieuses » qu'elles avaient en ce monde : Madame de La Peltrie, décédée le 18 novembre 1671 et « la révérende et très aimable et aimée mère Marie Guyart, dite de l'Incarnation ».

La lettre transmet aussi le dernier message de Marie à son fils : « Je t'emporte dans mon cœur ».





GLOSSAIRE DES MOTS DE L'ÉPOQUE DE MARIE GUYART

Abitation : première construction française de Québec. Érigée par Samuel de Champlain, elle servait de fort, de résidence et de magasin.

Amérindiens : tous les peuples autochtones des Amériques à l'exception des Inuits.

Apothicaire : nom qu'on donnait autrefois au pharmacien.

Augustines Hospitalières : religieuses dont la mission est de soigner les malades.

Bénédictin : religieux d'un ordre fondé par Saint-Benoît.

Boisseau : ancienne mesure de capacité pour le grain et les matières sèches telles que le blé, le sel, etc. Un boisseau de blé valait approximativement 13 litres.

Bourgade : petit village.

Cap Diamant : promontoire rocheux à l'extrémité est de la colline de Québec sur lequel est située la haute-ville. Ce nom lui a été donné parce que des explorateurs croyaient y avoir trouvé des diamants.

Catéchisme : manuel regroupant les préceptes de la foi catholique.

Charretier : personne qui conduit une charrette.

Colonie : territoire occupé et administré par une nation, à l'extérieur de ses propres frontières.

Corsaires : marins mandatés par un roi pour s'emparer des navires ennemis.

Crocheteur : personne qui utilise un crochet pour transporter une charge.

Débardeur : personne qui charge ou décharge des marchandises sur un navire.

Directeur spirituel : dans la religion catholique, guide qui accompagne une personne afin de l'aider à orienter ses choix religieux.

Épidémie : propagation subite et rapide d'une maladie, par contagion, à un grand nombre de personnes dans une région.

Faubourg : quartier d'une ville situé en dehors de ses portes et de son enceinte.

Fort Saint-Louis : construit par Samuel de Champlain en 1620, le Fort Saint-Louis est devenu un château et la résidence officielle du Gouverneur de la Nouvelle-France en 1643. Il a été détruit par le feu en 1834. Les vestiges du fort et du château se trouvent sous la Terrasse Dufferin en face du Château Frontenac.

Gouverneur : représentant du roi de France et commandant en chef des forces armées de la colonie. Il s'occupait des relations avec les Amérindiens.

Hôtel-Dieu : nom de l'hôpital fondé à Québec en 1636 par les Sœurs Hospitalières.

Hurons : Amérindiens de la vallée laurentienne. Les Hurons ont été les alliés des Français dans le commerce des fourrures.

Iroquois : Amérindiens de la région des Grands Lacs qui, dès la fondation de la colonie, ont fait la guerre aux colons et aux Hurons.

Jésuites : prêtres missionnaires de la Compagnie de Jésus venus en Nouvelle-France pour évangéliser les Amérindiens.

Lieue : mesure utilisée autrefois pour évaluer la distance entre deux points. Une lieue marine équivaut à un peu plus de 5,5 kilomètres.

Livre : monnaie ancienne dont la valeur a beaucoup varié au cours des années. Au temps de la Nouvelle-France, une livre se divisait en 20 sols et un sol en 12 deniers.

Louvre : ancienne résidence du roi de France. Le Louvre a été converti en musée à la fin du 18^e siècle. On y trouve aujourd'hui des œuvres d'art provenant du monde entier.

Mie : abréviation du mot « amie » utilisée autrefois pour désigner la « femme aimée ».

Moine : religieux qui vit en communauté dans un Monastère.

Nouvelle-France : territoire comprenant toutes les colonies françaises de l'Amérique du Nord, de 1604 à 1763.

Noviciat : temps d'épreuve et de préparation à la vie religieuse.

Océane : nom utilisé autrefois pour désigner l'océan.

Palefrenier : personne chargée de soigner les chevaux.

Petite vérole : nom donné autrefois à la variole, une infection très contagieuse et mortellement dangereuse.

Pirate : bandit qui pille les bateaux pour son propre compte.

Prédicateur : personne qui prononce un sermon.

Prétendant : celui qui veut épouser une femme.

Rade : bassin d'eau ouvert sur la mer où les navires peuvent mouiller.

Récollets : prêtres missionnaires Franciscains venus évangéliser les Amérindiens.

Sagamité : soupe traditionnelle amérindienne à base de maïs, de poisson ou de viande.

Sage-femme : femme qui apportait son aide à une autre femme lors de l'accouchement.

Sauvages : mot utilisé depuis 1492 pour désigner les gens qui ne pratiquaient pas la religion catholique, qui parlaient une autre langue que les conquérants et pratiquaient un autre mode de vie que celle des Européens.

Serge : tissu de laine.

Sillery : lieu où les Jésuites souhaitaient sédentariser les Amérindiens nomades pour ensuite les convertir à la religion catholique.

Soupirant : celui qui fait la cour à une femme.

Ursulines : congrégation fondée par Angèle-de-Mérici en 1545. Ces religieuses, dont la patronne est sainte Ursule, ont pour mission d'instruire les jeunes filles.

Viole : instrument de musique dont on fait vibrer les cordes avec un archet.



QUELQUES CONTEMPORAINS DE MARIE DE L'INCARNATION

Barthélemy Vimont (1594-1667) : prêtre Jésuite missionnaire. Pendant six ans, il a été le troisième supérieur de la mission du Canada.

Charles Jacques du Huault de Montmagny (vers 1583-vers 1653) : Gouverneur de la Nouvelle-France de 1636 à 1648. Les Amérindiens le surnommait « Onontio ».

Dollard des Ormeaux (1635-1660) : soldat. Il a été tué en repoussant une armée iroquoise au Long-Sault en 1660.

François-Xavier de Laval (1623-1708) : premier évêque de Québec de 1674 à 1688.

Garakontié (date de naissance inconnue – 1678) : grand chef Iroquois et principal négociateur avec les Français. Il s'est converti au christianisme ; il a été baptisé et confirmé dans la cathédrale de Québec par Mgr de Laval en 1670.

Guillaume Couillard (vers 1591-1663) : charpentier et matelot. Il a épousé Guillemette, fille de Louis Hébert, dont il a eu dix enfants.

Henri IV (1553-1610) : roi de France de 1589 à 1610.

Jean de Brébeuf (1593-1649) : prêtre Jésuite missionnaire. Il a fondé la mission huronne en Nouvelle-France. Il est mort après avoir été martyrisé par les Iroquois.

Jean Talon (1626-1694) : intendant de la Nouvelle-France, de 1665 à 1668 et de 1670 à 1672)

Jeanne Mance (1606-1673) : arrivée à Québec en 1641, elle a fondé l'Hôtel-Dieu de Ville-Marie en 1642.

Louis XIII (1601-1643) : fils de Henri IV. Il a été roi de France de 1610 à 1643.

Louis d'Ailleboust, sieur de Coulonge (Vers 1612-1660) : Gouverneur de Québec de 1648 à 1651.

Louis de Buade, comte de Frontenac : Gouverneur de la Nouvelle-France de 1672 à 1682.

Marie-Madeleine de Chauvigny de la Peltrie (1603 – 1671) : fondatrice séculière des Ursulines de Québec. En 1642, elle suit Maisonneuve et Jeanne Mance à Ville-Marie et elle y demeure pendant dix-huit mois avant de revenir à Québec.

Marguerite Bourgeoys (1620-1700) : fondatrice de la congrégation de Notre-Dame de Montréal. Arrivée à Québec en 1653, elle se rend directement à Ville-Marie et elle y ouvre la première école en 1658.

Marie Rollet (1580-1649) : femme de Louis Hébert venue s'établir à Québec avec son mari et ses trois enfants en 1617. Dès 1635, à la demande des Jésuites, elle a tenu avec sa fille Guillemette un pensionnat pour les petites filles amérindiennes.

Noël Negabamat (vers 1600 – 1666) : un des deux principaux chefs Montagnais de Sillery. Il était appelé Tekouerimat.

Paul Le Jeune (1591-1664) : prêtre Jésuite missionnaire. Il a été supérieur des Jésuites de 1632 à 1639 à Québec et premier rédacteur des *Relations des Jésuites en Nouvelle-France*, dans lesquelles sont consignés les événements qui ont marqué la colonie de 1611 à 1672.

Paul de Chomedey de Maisonneuve (1612-1676) : arrivé à Québec en 1641, il a fondé Ville-Marie en 1642.

Robert Giffard de Moncel (vers 1589-1668) : apothicaire et chirurgien. Il est arrivé à Québec en 1634 avec le premier groupe important de colons. Il a été le premier médecin de

l'Hôtel-Dieu de Québec. Il a fait partie du conseil qui s'est réuni chez le Gouverneur pour demander la reconstruction du Monastère des Ursulines en 1651.

Samuel de Champlain (vers 1567-1635): explorateur, chroniqueur et cartographe français. Il a fondé Québec en 1608 et il a été nommé Gouverneur de 1626 à 1629 et de 1633 à 1635. On l'a surnommé « le père de la Nouvelle-France ».

QUELQUES REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- 1599 : le 28 octobre, naissance de Marie Guyart à Saint-Saturnin de Tours en France.
- 1608 : fondation de Québec par Samuel de Champlain.
- 1617 : mariage de Marie avec Claude Martin.
- 1619 : naissance de Claude, seul enfant du couple Guyart Martin.
- 1619 : décès de Claude Martin, époux de Marie.
- 1621-1625 : Marie entre au service de sa sœur Claude et de son beau-frère Paul Buisson.
- 1625-1631 : Marie gère l'entreprise des Buisson.
- 1631 : entrée de Marie au Monastère. Elle prend l'habit des Ursulines et le nom de Sœur Marie de l'Incarnation.
- 1631-1634 : années de noviciat.
- 1632 : fondation de la mission jésuite en Nouvelle-France par le Père Le Jeune.
- 1633 : Marie prononce ses vœux définitifs.
- 1639 : départ de Marie pour Québec avec Madeleine de la Peltrie, Charlotte Barré, Sœur Marie de Saint-Joseph et trois Augustines.
- 1641 : pose de la première pierre du Monastère des Ursulines sur le cap Diamant.
- 1642 : aménagement dans le Monastère. Marie est nommée Supérieure du couvent.
- 1644 : le mandat de Supérieure de Marie se termine. Sœur Marguerite de Saint-Athanase la remplace. Marie devient responsable de la gestion des finances.

1645 : première grave maladie de Marie.

1650 : le 30 décembre, incendie du Monastère.

1651 : pose de la première pierre du nouveau Monastère.

Marie redevient Supérieure du couvent.

1652 : mort de Sœur Marie de Saint-Joseph.

1657 : deuxième grave maladie de Marie. On lui confie la gestion des finances et Sœur Marguerite de Saint-Athanase lui succède comme supérieure.

1662 : Marie écrit un catéchisme huron et trois catéchismes algonquins.

1663 : Marie redevient Supérieure.

1664 : troisième grave maladie de Marie.

1666 : Sœur Marguerite de Saint-Athanase est nommée à nouveau Supérieure du couvent.

1667 : malgré sa maladie, Marie écrit un livre algonquin de l'histoire sacrée, un dictionnaire et un catéchisme iroquois.

1671 : décès de Madeleine de la Peltrie causé par une pleurésie.

1672 : le 29 avril, décès de Marie, victime d'une violente crise de foie.

1980 : le 22 juin, béatification de Marie de l'Incarnation par le pape Jean-Paul II.



LA PETITE MARIE GUYART

Marie Guyart était la quatrième enfant de Florent Guyart et de Jeanne Michelet. Sept autres frères et sœurs complétaient la famille. Marie était une fillette enjouée qui aimait rire et inventer des jeux pour ses petites sœurs et ses amies.

LE VISAGE DE MARIE DE L'INCARNATION

Il n'existe pas de portrait authentique de Marie de l'Incarnation si ce n'est un fusain datant de 1639 et effectué avant son départ pour la Nouvelle-France. Les Ursulines de Québec en possèdent une copie qu'elles conservent précieusement dans leur Monastère.

Par la suite, Marie n'a jamais posé et personne n'a pu reproduire les traits de son visage. Toutefois, après la mort de sa mère, Claude Martin a publié un ouvrage dans lequel il dit que Marie était plutôt grande et « belle de visage ».

Ce livre, intitulé *Vie de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation*, a été réalisé à partir de deux autobiographies rédigées par Marie, respectivement en 1633 et 1654. Claude y a ajouté les confidences que Marie lui faisait dans ses lettres, les témoignages de ceux et de celles qui l'ont côtoyée, ses souvenirs et ses commentaires personnels.

LES CONDITIONS DE VIE À L'ÉPOQUE DE MARIE DE L'INCARNATION



LE RÉGIME ALIMENTAIRE

Les Ursulines possédaient leur propre ferme. Elles avaient amené de France des porcs, des poules, des vaches, des bœufs et quelques chevaux. De temps en temps, le roi envoyait des chevaux, des chèvres, des moutons afin de doter la colonie de troupeaux et d'animaux domestiques.

Les produits alimentaires les plus fréquemment utilisés par les Ursulines étaient : le vinaigre, l'huile d'olive et de noix, les viandes (lard, porc frais, bœuf, tourte et autres viandes fraîches, veau), le beurre, les poissons (saumon frais et salé, morue, anguille fraîche et salée, autres poissons), les œufs, les volailles (achetées ou élevées au poulailler), les fruits (prunes, raisins, autres fruits), les céréales (riz, pois, blé, orge, blé d'Inde) et le sel. À ces produits importés de France s'ajoutaient le poisson, la viande d'orignal, de chevreuil, de lièvre et de perdrix achetée aux chasseurs et les cultures indigènes : citrouilles, melons, prunes.

Les religieuses confectionnaient des confitures de groseilles vertes et de pimblina. Elles sucrèrent la marmelade avec du miel. Pour la fête des Rois, elles confectionnaient des gâteaux qu'elles distribuaient aux Amérindiens.

Certains mets, comme les viandes et les poissons boucanés et sans sel déplaçaient particulièrement à Marie de l'Incarnation qui ne pouvait supporter leur odeur. Elle préférait les produits salés, importés de France en barriques : le lard, les anguilles, le hareng. Par contre, elle trouvait que les légumes de la colonie étaient plus savoureux que ceux de France. Elle disait aussi que le pain avait un meilleur goût, peut-être à cause de la qualité du blé cultivé en Nouvelle-France et des farines utilisées pour le fabriquer.

L'HYGIÈNE

Au 17^e siècle, on croyait que les bains, l'eau chaude en particulier, entraînaient des maladies en ouvrant les pores de la peau et en y laissant entrer les microbes. Les médecins recommandaient que le corps demeure sec et imperméabilisé par le port des vêtements. Plutôt que de privilégier la propreté de la peau, on recommandait, surtout dans les écoles et les couvents, de changer chaque jour de sous-vêtements.

L'eau était réservée pour se laver les mains et se rincer la bouche. On y ajoutait du vin ou du vinaigre pour éviter les risques de contagion. On croyait aussi que se laver avec de l'eau nuisait à la vue, provoquait des maux de dents, pâlisait le visage et le rendait plus sensible au froid en hiver et au soleil en été. En conséquence, on s'aspergeait le visage d'eau et on le tamponnait légèrement avec un linge blanc.

Les personnes appartenant aux classes aisées se frottaient vigoureusement la tête et les aisselles avec des linges secs imprégnés d'un léger parfum.



LA VIE À L'ÉCOLE

Il existe très peu d'informations qui permettent de décrire le matériel scolaire en usage au tout début de la colonie. Les religieuses avaient probablement emporté en Nouvelle-France les manuels utilisés dans leurs écoles françaises. Les crayons n'existaient pas et les religieuses se servaient d'une plume et d'un encrier pour écrire. Les élèves utilisaient sans doute des craies pour tracer les lettres sur des pierres plates ou des ardoises. Elles utilisaient des jetons pour compter. Dès la tombée du jour, on s'éclairait à la chandelle.

Les horaires de classe étaient certainement très différents de ceux qu'on connaît aujourd'hui. Habitues à courir librement dans les bois, les jeunes Amérindiennes ne pouvaient pas demeurer de longues heures sans bouger. Pour les aider à s'adapter, Marie de l'Incarnation leur enseignait à l'extérieur du couvent sous un frêne. Elle leur racontait des histoires pour les intéresser et, pendant la récréation, elle les encourageait à danser selon leurs coutumes traditionnelles.

LES ÉPIDÉMIES

Les épidémies étaient fréquentes à cette époque. Les Amérindiens étaient les plus vulnérables, car ils ne possédaient pas de protection naturelle contre les virus transportés par les Blancs. En septembre 1639, un mois à peine après l'arrivée des Ursulines

à Québec, la petite vérole s'est déclarée parmi les Amérindiens et les élèves des religieuses en furent atteintes elles aussi. Les Ursulines ont alors transformé leur petite maison en hôpital. Comme il n'y avait pas assez de lits, les malades étaient couchées directement sur le plancher et les religieuses devaient les enjamber pour les soigner. Quatre petites Amérindiennes sont mortes au cours de cette épidémie qui a duré jusqu'en février 1640.

LE GRAND TREMBLEMENT DE TERRE

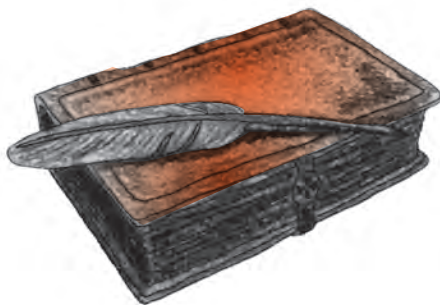
En 1663, un violent tremblement de terre a secoué la Nouvelle-France. De tous les témoignages qui existent sur ce séisme, celui de Marie de l'Incarnation, alors supérieure du Monastère des Ursulines de Québec, est le plus précis. Dans une lettre qu'elle a expédiée à son fils à la suite de ces événements, elle raconte :

« L'on entendit de loin un bruit et bourdonnement épouvantable, comme si un grand nombre de carrosses roulaient sur des pavés avec vitesse et impétuosité. Ce bruit n'eut pas plus tôt réveillé l'attention, que l'on entendit sous terre et sur la terre et de tous côtés, comme une confusion de flots et de vagues qui donnaient de l'horreur. L'on entendait de toutes parts comme une grêle de pierres sur les toits, dans les greniers et dans les chambres. Il semblait que les marbres dont le fond de ce pays est presque tout composé et dont nos maisons sont bâties, allaient s'ouvrir et se mettre en pièces pour nous engloutir. Une poussière épaisse volait de tous côtés. Les portes s'ouvraient d'elles-mêmes, d'autres qui étaient ouvertes se fermaient. Les cloches de toutes nos églises et les timbres de nos horloges sonnaient toutes seules, et les clochers aussi bien que nos maisons étaient agités comme des arbres quand il fait vent ; et tout cela dans une horrible confusion de meubles qui se renversaient, de pierres qui tombaient, de planchers qui se séparaient, de murs qui se

fendaient. Parmi tout cela, l'on entendait les animaux domestiques qui hurlaient. Les uns sortaient des maisons, les autres y rentraient[...] »

L'ÉCOLE DES URSULINES DE QUÉBEC

L'École des Ursulines de Québec offre encore aujourd'hui un environnement culturel exceptionnel aux élèves qui la fréquentent. C'est la plus vieille institution d'enseignement pour jeunes filles en Amérique du Nord. Depuis septembre 2010, on y accueille aussi les garçons. Fidèle à la pensée de Marie de l'Incarnation et à la mission éducative que poursuivent les Ursulines depuis 1639, l'école offre le programme de Baccalauréat International au préscolaire et au primaire. L'établissement est situé au 4, rue du Parloir, au cœur du Vieux-Québec.





SYLVIE ROBERGE, auteure

Sylvie Roberge a commencé à écrire des textes à l'âge de huit ans, dont un petit roman d'aventures qu'elle a toujours conservé précieusement. Depuis plus de quinze ans, elle anime le livre et la lecture auprès des enfants de 0 à 12 ans. Pendant toutes ces années, elle a aussi été chargée de cours pour l'Université Laval et l'Université du Québec à Chicoutimi, où elle enseignait avec passion *La littérature au préscolaire et au primaire*.

Depuis 1981, elle a publié une cinquantaine d'ouvrages : des contes modernes, des adaptations de contes traditionnels, des histoires de tous les jours, des documentaires tels que *Turlututu rien ne va plus*, *Qu'on me chatouille les orteils*, la série *Curieux de savoir avec Liens Internet*. Elle est aussi coauteure de plusieurs ouvrages pédagogiques.

Grande lectrice de romans historiques et de récits de vie, elle a choisi la vie de Marie Guyart pour signer sa première biographie de personnages historiques. Les recherches méticuleuses qu'elle a entreprises pour rédiger ce récit l'ont amenée à mieux connaître la fondatrice du premier couvent pour jeunes filles en Nouvelle-France.

Née à Québec, Sylvie Roberge y a passé la plus grande partie de sa vie. Elle vit maintenant dans la région de Lanaudière.



ISABELLE MORELLO, illustratrice

Isabelle Morello est née en France. Initiée dès l'âge de 14 ans à la peinture à l'huile, l'art devient une passion et très vite sa véritable vocation.

En 2004, au cours d'un voyage touristique, elle tombe sous le charme du Québec et décide de venir s'installer à Montréal. Elle continue alors son parcours d'artiste peintre et expose dans des galeries d'arts à Montréal, et à Québec.

Quelque temps plus tard, elle réalise un premier contrat d'illustration, marquant le début d'une nouvelle carrière professionnelle. Attirée depuis longtemps par l'informatique et toutes ses possibilités, Isabelle décide d'utiliser l'infographie comme nouveau médium. Munie d'une tablette graphique elle entreprend donc de travailler ses dessins par ordinateur. Depuis, elle se spécialise dans l'illustration jeunesse et le matériel didactique.

Elle vit à Montréal.



TABLE DES MATIÈRES

Chapitre 1 : Un rêve prémonitoire	7
Chapitre 2 : Épouse, mère et veuve	11
Chapitre 3 : Une vision inattendue	15
Chapitre 4 : Servante et femme d'affaires	19
Chapitre 5 : Le rêve et la réalité	23
Chapitre 6 : La Nouvelle-France	27
Chapitre 7 : Les pensionnaires	33
Chapitre 8 : Les délices de nos cœurs	37
Chapitre 9 : L'incendie	43
Chapitre 10 : La fin du voyage	47
Dossier Marie de l'Incarnation	51
Glossaire des mots de l'époque	52
Quelques contemporains de Marie de l'Incarnation	56
Quelques repères chronologiques	59
La petite Marie Guyart	61
Les conditions de vie de l'époque de Marie de l'Incarnation	62
Sylvie Roberge, auteure	68
Isabelle Morello, illustratrice	69

**Titres parus dans la collection
Bonjour l'histoire :**

1. **Marie Rollet, mère de la Nouvelle-France**
de Sonia K. Laflamme
2. **Marie Guyart, Mère Marie de l'Incarnation**
de Sylvie Roberge

Mère Marie de l'Incarnation

de Sylvie Roberge
illustré par Isabelle Morello



M^arie Guyart, dite Mère Marie de l'Incarnation, est une femme forte à qui le travail n'a jamais fait peur. D'abord épouse et mère, elle devient rapidement veuve et se voit dans l'obligation de reprendre l'entreprise de son mari, qu'elle dirige de main de maître. Malgré toutes ses activités, Marie ressent un vide qu'elle ne pourra combler qu'en répondant à l'appel de Dieu qu'elle entend depuis sa tendre enfance. C'est en tant que Mère Marie de l'Incarnation que Marie Guyart viendra en Nouvelle-France. Elle supervisera la construction du grand couvent de la congrégation des Ursulines où elle consacrera sa vie à l'éducation des jeunes Amérindiennes et Françaises. Une femme d'exception trop souvent oubliée par les livres d'histoire.

ISBN 978-2-923234-72-4



9 782923 234724

isatis

Éditions de l'isatis

4829, avenue Victoria Montréal QC H3W 2M9

Extrait de la publication www.editionsdelisatis.com